Le dialogue interrompu entre sémiotique et historiographie

La sémiotique greimassienne à la recherche d'un projet pluridisciplinaire

Razmik, Haboyan

Doctorant en sciences du langage, Université Lyon2, laboratoire ICAR (ENS de Lyon)

Adresse : 8 Rue de la Martinière, 69001 – Lyon, France

Mail : hayrazmig@yahoo.com

RÉSUMÉ :

Les études linguistiques et sémiotiques en France entre les années soixante et soixante-dix ont laissé un héritage intellectuel, conceptuel considérable qui peine à trouver sa place aujourd'hui, et cela non pas uniquement dans les débats politique, journalistique et médiatique, mais paradoxalement dans les échanges entre les disciplines universitaires mêmes. Une situation paradoxale car un des acquis de cet héritage était précisément sa visée interdisciplinaire. Dans cet article nous aborderons le cas du dialogue difficile, mais pourtant riche entre linguistique, sémiotique et historiographie. Leur réduction aujourd'hui sous l'étiquette un peu trop généralisatrice du structuralisme n'est pas suffisante, et une lecture plus détaillée doit être réalisée. De ce point de vue l'exemple de Greimas est particulièrement intéressant. Le père de la sémiotique narrative tout en étant parmi les premiers à tendre la main et se lancer dans cet échange interdisciplinaire, demeure finalement un des auteurs le moins connu et le moins débattu de ce qu'on appellera par la suite le "tournant narratif" de l'historiographie française. En même temps, le sémioticien a toujours exprimé sa réticence et il n'a pas hésité de critiquer toute application approximative et imprécise des notions sémiotiques dans les études historiques. Une attitude "ferme" et "ouverte" à la fois qui doit être explicitée. En relisant les trois articles rédigés par Greimas dans lesquels il aborde directement cette question, nous cherchons à trouver l'origine de sa réticence malgré son application, en soulignant les enjeux méthodologiques et épistémologiques mobilisés par le sémioticien qui ne sont pas déterminés uniquement par son approche structuraliste, et puis de repérer les points de désaccord qui ont aboutis finalement à une interruption presque totale de tout dialogue, de tout projet interdisciplinaire entre sémiotique et historiographie. Donc enfin, une impasse définitive ou une suspension provisoire, mais à quel prix ?

ABSTRACT :

Linguistic and semiotic studies in France between the sixties and seventies left a considerable intellectual and conceptual legacy that is struggling to find its place today, not only in political, journalistic and media debates, but paradoxically in exchanges between the academic disciplines themselves. A paradoxical situation because one of the achievements of this legacy was precisely its interdisciplinary focus. In this article we will discuss the case of the difficult, yet rich dialogue between linguistics, semiotics and historiography. Their reduction today under the overly generalizing label of structuralism is not enough, and a more detailed reading must be made. From

this point of view the example of Greimas is particularly interesting. The father of narrative semiotics, while being among the first to reach out and engage in this interdisciplinary exchange, remains in the end one of the least known and least debated authors of what we will later call the "narrative turn" of French and then world historiography. At the same time, the semiotician has always expressed his reluctance and has not hesitated to criticize any approximate and imprecise application of semiotic notions in historical studies. This attitude is both "firm" and "open", and needs to be made explicit. By rereading the three articles written by Greimas in which he directly addresses this question, we seek to find the origin of his reticence despite his application, by highlighting the methodological and epistemological issues mobilized by the semiotician that are not determined solely by his structuralist approach, and then to identify the points of disagreement that ultimately led to an almost total interruption of any dialogue,

of any interdisciplinary project between semiotics and historiography. So, finally, a definitive deadlock or a provisional suspension, but at what price ?

LES MOTS CLÉS : narration, histoire, diachronie, structure, récit

KEYWORDS : narration, history, diachrony, structure, story

« La force spécifique des sciences de la culture, c'est qu'elles peuvent - et doivent - articuler ces deux voies, dans un va-et-vient constant entre types et occurrences, règles et manifestations, instances et performances » (Rastier 2011, p. 29). En s'inscrivant dans cette démarche proposée par Rastier, on doit souligner cependant les exigences d'ordre terminologique, organisationnelle et méthodologique qu'une telle science suppose, sans parler des difficultés institutionnelle et épistémique liées à la gestion d'une quantité des documents sans cesse augmentés, et de la qualité des méthodes appliquées qu'exigerait la réalisation d'une telle étude interdisciplinaire sur un immense corpus.

Il faut souligner néanmoins qu'une des premières tentatives d'établir une science interdisciplinaire de la culture, peut être considérée les échanges qui ont eu lieu entre linguistes et historiens dans les années cinquante et soixante, un dialogue qu'on peut considérer aujourd'hui comme suspendu, et cela malgré la conviction ferme de ses initiateurs d'établir un vrai projet interdisciplinaire ; qui soit méthodologique et épistémologique à la fois. La sémiotique comme une discipline linguistique relativement nouvelle, a eu un rôle majeur dans cet échange, un rôle qui pourtant n'a pas été joué selon le scénario envisagé par les tenants de cette discipline. L'objectif de cet article vise précisément à montrer ce moment délicat d'un dialogue qui se passe mal depuis le début, et cela malgré l'intention d'y parvenir. A notre avis, les débats encore vifs aujourd'hui dans l'historiographie contemporaine entre narrativistes ou non narrativistes, entre partisans de l'histoire comme discipline de vérité référentielle et de l'histoire comme vérité textuelle ont leur origine dans les échanges qui ont eu lieu à cette époque exactement, et puis les malentendus qui les ont suivies. Une période riche et complexe, décrite un peu hâtivement aujourd'hui comme la période structuraliste.

Dans les limites de l'espace qui nous est imparti, nous allons nous concentrer sur les trois articles rédigés par l'un des représentants majeurs de l'école de la sémiotique européenne et française, qui est aussi un des initiateurs de la narratologie contemporaine, en l'occurrence Greimas. Même si le théoricien du programme narratif a rarement abordé ce sujet ; seulement trois articles en trois décennies, il faut cependant signaler que son projet théorique était le plus proche des enjeux épistémiques de l'historiographie de son époque, et la série des notions sémiotiques qu'il avait élaborée croisait constamment et inévitablement sur son chemin la discipline historique. Or, en évaluant aujourd'hui son rôle, et l'importance de sa contribution à

cet échange, on se trouve face à un dilemme. D'un côté par sa théorie narrative, il est parmi les auteurs qui a rendu possible le dialogue interdisciplinaire, mais d'autre côté il n'a pas réussi à s'imposer, à déléguer des outils sémiotiques qui soient applicables et appliqués dans le champ historiographique. Les historiens qui se réfèrent aujourd'hui à Greimas, et à la sémiotique en général sont rares, pour ne pas dire inexistantes, alors que les questions qui sont encore posées et débattues dans la discipline historique ne diffèrent guère de celles encore posées et débattues en sémiotique. Néanmoins la rupture de ce dialogue interdisciplinaire ne fait qu'aggraver les malentendus épistémiques et ne peut qu'affaiblir la dimension argumentative de ses deux disciplines. On peut citer par exemple le cas de l'historien américain Hayden White, sa théorie narrativiste de l'écriture historique et les critiques souvent excessives qui lui sont adressées par les historiens. Des critiques qui aboutissent souvent devant des impasses, car elles visent à critiquer l'application d'une discipline, et non pas sa source théorique, en l'occurrence la théorie narrative de la sémiotique textuelle qui a déjà été sujet de malentendu et de discussion depuis son introduction. Un oubli qui rend encore plus difficile la reprise du dialogue avec la sémiotique actuelle, en se privant en même temps des outils proposés aujourd'hui dans la sémiotique pratique, la sémiotique de l'objet et de la sémiotique de la passion, qui sont indispensables pour fonder une science de la culture. Donc, en relisant les trois articles rédigés par Greimas nous cherchons à expliciter les enjeux épistémiques qui sont à l'origine de ce dialogue embarrassé, traduit par sa réticence malgré son application, en insistant longuement sur les propositions méthodologiques avancées par le sémioticien qui ne sont pas déterminées uniquement par son approche structuraliste. Au fond, la réticence du Greimas vis-à-vis l'histoire, est-ce le résultat d'une méfiance de pouvoir réaliser un projet interdisciplinaire ou c'est simplement le résultat d'une exigence théorique rigoureuse ?

Les articles seront abordés dans leur ordre chronologique, car d'une part cela nous permettra de relever les notions sémiotiques introduites dans chaque article, et d'autre part de suivre leur progression, leur articulation et leur intégration dans des paliers de pertinence de plus en plus complexe. Si le premier article aborde la question du point de vue lexicologique, le deuxième étend cette problématique dans sa dimension textuelle, pour la saisir enfin dans une perspective narrative.

1. Désubjectiviser le corpus : l'histoire sans signature.

Si on reprend l'objet d'une science de la culture défendue par Rastier, on doit souligner que déjà pour Greimas, la tâche concernant l'étude de l'histoire comme une science textuelle lui paraissait à l'époque impossible, si non utopique. Il commence son premier article "*Histoire et linguistique*" publié en 1958 par une citation de la critique que l'historien Marc Bloch adressait à ses compères, dû au fait « *d'ignorer les acquisitions fondamentales de la linguistique (Greimas 1958, p.110)* ». Greimas tout en saluant cette main tendue, il se montre assez critique à l'égard de la méthodologie utilisée par ces mêmes historiens qui se revendiquent d'une telle démarche. L'approche linguistique appliquée de leur part est jugée abusive, mal utilisée, alors qu'elle est justement adoptée par ces historiens dans le but d'organiser « *la somme considérable de simultanités, de concomitances qui s'imbriquaient les unes dans les autres (Ibid., p.111)* ».

Greimas souligne que l'approche plus « *globale, totalitaire et compréhensive* » adoptée par l'École des Annales, montre la tendance que « *l'historien est amené à adopter de plus en plus des vues synchroniques et non plus diachroniques* », en négligeant ainsi la valeur même de cette distinction qui selon Saussure, consiste d'abord et avant tout à montrer, et à rendre évident "la forme de rupture" qui sépare les deux. Or pour Greimas, le fait de ne pas respecter cette "*forme de rupture*" reviendra ainsi à utiliser les notions de synchronie et de diachronie comme des simples outils, et non pas comme "une nécessité méthodologique" fondamentale, qui est le cas en sémiotique. Greimas souligne également une deuxième situation paradoxale : la nouvelle historiographie s'adresse à la linguistique historique pour dépasser l'historicisme, alors que la

linguistique historique est « *dépassée elle-même, dans un effort tout à fait parallèle, par la linguistique structurale* (Ibid., p.112) ». L'historien essaie de s'appuyer sur une méthodologie venue d'une autre discipline, alors que cette méthodologie a déjà construit une autre au sein même de sa discipline, qui s'appuie à son tour sur la notion de la *rupture* ; autrement dit, pour rompre avec sa méthodologie traditionnelle (une rupture extérieure : histoire événementielle vs histoire globale), l'historien s'appuie sur une discipline basée sur la notion de la rupture (une rupture intérieure : diachronie vs synchronie). Le paradoxe souligné par Greimas consiste à dire : est-ce on peut rompre avec une tradition, une école de pensée, un objet de savoir, en s'appuyant sur une discipline et sur des notions qui ont justement comme trait fondamental leur rupture intérieure ?

Cette question plutôt rhétorique souligne la conviction profonde de Greimas et cela depuis le début, d'une part de l'indispensabilité d'utiliser les acquis de la linguistique, d'articuler recherche linguistique et historiographie, mais d'autre part de l'inutilité, sinon de l'impertinence d'une application non maîtrisée d'une telle articulation, car cela revient à continuer à faire de l'histoire subjective mais cette fois avec des outils considérés comme objectifs ; en l'occurrence les acquis linguistiques. Il voit dans cet échange une sorte de piège que la jeune discipline qui est la sémiotique doit éviter, toute en continuant à affiner les méthodes adoptées pour une collaboration mieux maîtrisée. Et si l'historicisme prétendait à une histoire objective en utilisant des concepts philosophiques, les historiens modernes prétendent à leur tour à une histoire objective en rupture avec la précédente, en utilisant à leur tour des outils conceptuels empruntés à la linguistique comme des 'mots-témoins', ou des 'néologismes', en demeurant le '*juge de leur rôle représentatif*'. L'histoire reste ainsi tributaire non pas de son intention qui vise une approche objective, mais du regard de l'historien-juge qui continue à saisir l'histoire subjectivement et cela malgré lui, car il s'appuie encore sur des faits individuels, typiques, « *autre survivance des attitudes épistémologiques du XIXe siècle, remontant peut-être à la recherche, chère aux romantiques, du "caractéristique"* (Ibid., p.113) ».

Pour Greimas et l'approche sémiotique saussurienne, ce type de changement méthodologique, basé sur le choix des 'mots-témoins', en dehors de tout parcours et toute description de leur système sémiotique, rend toute écriture de l'histoire subjective. Choisir un mot comme témoin, veut dire l'interpréter dans 'un au-delà du langage', alors que ce mot (comme n'importe quel mot-signe) fait inévitablement partie d'une langue, de la langue, définit justement en sémiotique comme un « *système symbolique, ce lieu où se passe l'histoire* (Ibid., p.116) ». Et au lieu d'extraire 'le mot-témoin' de son système, c'est la démarche contraire qu'il faut adopter, comme seul garant de les étudier objectivement.

Donc, tout en encourageant l'ouverture recherchée vis à vis de la linguistique, sa pratique demeure plus difficile, faute d'une compréhension suffisante de la linguistique saussurienne, mais aussi d'une absence de volonté pour un changement radical des méthodes du travail. Une objectivité radicale reste pourtant possible et réalisable uniquement par l'insertion totale dans 'l'architecture des signes linguistiques'. Et Comme stratégie de travail Greimas propose à l'historien de céder pour un temps ses facultés intuitives et procéder à « *une documentation exhaustive et ne s'exercer qu'une fois l'ingrat travail lexicographique accompli* Ibid., p.114) ». Une seule conclusion s'impose après une telle proposition, la subjectivité plus ou moins nuancée, plus ou moins déguisée de l'historien doit céder non seulement à une objectivité radicale, comme nous l'avons signalé plus haut, mais il doit pousser les historiens à réaliser un travail collectif, un 'dirty lexicology' ingrat et indispensable à la fois.

Cette invitation à un travail collectif et lexicologique est double et en tant que telle mérite d'être soulignée. Il ne s'agit pas d'archiver pour analyser en suite, mais justement pour Greimas les deux démarches sont inséparables, menées par le même actant collectif ; celui de la communauté des historiens. Donc dépouiller et mettre en ordre les archives se réalisent en même temps, car leur pertinence dépende de leur complémentarité. Cette double démarche

réalisée collectivement, sera ainsi la seule méthodologie encore possible qui peut établir les conditions d'une objectivité scientifique, non intuitive, mais qui ne sera que le premier pas qui permettra par la suite une signature individuelle "démystifiée", des prétentions épistémologiques "tempérées", des méthodologies "évaluées" et des ouvertures "recadrées".

Voici, la série des propositions que Greimas invite les historiens à adopter, comme le "gage" d'une vraie interdisciplinarité à fonder. 60 ans après, il est difficile de faire le bilan de cet article, pour savoir si la méthode proposée a été appliquée, au moins si elle était entendue et comprise. On peut simplement ajouter que les remarques de Roland Barthes sur l'écriture historique étaient plus écoutées et débattues que celles de Greimas. Les formules plus transgressives et plus piquantes de Barthes, avancées dans son article « *L'effet de réel* », malgré sa radicalité dans l'expression reste pourtant plus traditionnelle, et moins radical dans le fond. Pour Barthes l'histoire n'est pas séparable de l'historien (de son style, de ses engagements), alors que cette séparation est ce qui est visée avant tous par Greimas, et c'est là que réside toute la radicalité (et toute sa méfiance de la possibilité de sa réalisation) de son approche. Une méfiance qui a comme origine, l'immense tâche qui exige la mise en pratique d'un tel changement méthodologique, sans négliger le part du courage exigé qui consiste à sacrifier la signature individuelle au détriment de l'objectivité totale de l'histoire. C'est ce que suggère la dernière ligne de cet article, qui ironiquement souligne que « *le jour où l'historien, confiant la tâche ingrate de tels dépouillements à la machine, pourra enfin se consacrer entièrement à l'élaboration de cette synthèse historique dont il rêve sans trop y croire (Ibid., p.114)* ».

Pour contrer la subjectivité camouflée, il propose une désobjectivisation totalitaire (c'est le terme qu'il utilise), et comme stratégie il invite à entreprendre un bouleversement épistémologique qui est réalisable par un énorme travail méthodologique quantitatif et qualitatif. Au fond une histoire sans signature personnelle, assumée et revendiquée comme telle.

2. La méthodologie à venir, l'avenir d'une rencontre.

L'analyse de la première rencontre entre sémiotique et historiographie, abordée par un des théoriciens le plus important de la sémiotique du récit, nous montre déjà que maintenir ce dialogue est loin d'être gagné. Une difficulté qui s'explique peut-être par la priorité accordée à la méthodologie comme outil de construction collective de la vérité, autant qu'un outil de description. Une proposition d'une portée radicale qui avait mis Greimas d'emblée dans une position délicate d'être le témoin d'une révolution qui se réalise par les notions qu'il a élaborées avec ses condisciples et qu'ils continuent à les perfectionner, alors que leur mode d'emploi est loin d'être compris, et leur mode d'utilisation encore plus.

Dans les deux autres articles qui seront publiés par Greimas sur la même thématique il continuera à aborder la question de l'interdisciplinarité comme une procédure inséparable de ses modalités et de ses méthodes d'application. Pour Greimas l'avenir de la collaboration entre sémiotique et histoire reste éminemment une question méthodologique. L'avenir de leur rencontre dépendra de la méthodologie à venir et les deux articles viseront son applicabilité dans les limites internes du texte historique.

2.1. Le récit historique : une structure à déstructurer.

Donc dans un article publié en 1966, Greimas revient pour la deuxième fois sur la notion de l'histoire, et comme le précédant article écrit en 1958, celui-ci aussi est animé par deux objectifs ; d'une part saluer et encourager la démarche interdisciplinaire, entamée par certains historiens, à introduire des notions linguistiques et sémiotiques dans l'élaboration de leur objet d'étude, d'autre part affiner et préciser leurs modalités d'utilisation. Et si dans le premier article cela concernait l'étude *diachronique* de vocabulaire médical et scientifique, dans ce nouvel article cette expérience concerne principalement l'utilisation de la notion de la *structure* par les historiens dans leur recherche scientifique ; ses limites, ses lacunes et ses perspectives.

Une notion clé dans l'histoire des sciences sociales en Europe dans les années 60, que le titre de l'article "*Structure et histoire*" souligne son importance. Et même si dans l'article il mentionne le nom de Braudel et l'école des Annales, Greimas ne propose pas pour autant une critique explicite de tel ou tel ouvrage réalisé par cette école, et cela pour la simple raison qu'il est en désaccord total avec la signification donnée à la notion de la structure ; un désaccord qui n'est pas uniquement sémantique, mais surtout et encore une fois méthodologique et opératoire, et c'est ce point-là qui sera la cible de son article, lequel veut proposer comme le précédent, l'ébauche d'une méthodologie à élaborer, indispensable pour toute collaboration interdisciplinaire efficace et pertinente.

Nous ne prétendons pas résumer tous les postulats débattus dans cet article dense, comme tous ses articles sur l'histoire. Mais concernant notre problématique, un envol rapide s'impose. Greimas souligne d'emblée comme un point de départ de cette mauvaise importation ou application le fait que les historiens s'appuient principalement et excessivement sur la dichotomie saussurienne entre synchronie vs diachronie, considérée dorénavant par lui comme une opposition non pertinente. Un bouleversement qui n'est pas négligeable par rapport à son premier article dans lequel il insistait sur l'importance à rendre explicite la forme de la rupture qui caractérise la diachronie. Mais au fond ce changement n'est pas si radical si on souligne que l'auteur aborde la notion de la diachronie ici dans les limites strictement internes du texte, alors que dans le premier article il insistait sur sa valeur pratique et transtextuelle, et sa remarque concernant "la forme de la rupture" visait surtout l'organisation et l'élaboration d'un corpus général qui soit sémiotiquement et scientifiquement performant. Dans le deuxième article qui aborde l'élaboration interne du texte historique, la diachronie devient non pertinente, en tout cas elle est secondaire, car vu que « *les deux concepts antinomiques sont pensés essentiellement comme deux aspects complémentaires de la temporalité, l'axe "chronique" étant logiquement antérieur à l'opposition qu'ils sont censés établir* » (Greimas 1970, p.103), ce qui veut dire que malgré leur opposition soulignée comme telle, les deux restent attachés néanmoins par un état prototypique du temps sur lequel ils se déclinent, et se fragmentent dans les limites interne d'un texte.

Alors que Greimas rappelle que pour les théories du langage postsaussuriennes, dans son apogée structuraliste : « *la structure d'un langage quelconque ne comporte, pour elles, aucune référence temporelle* » (Ibid., p.103) ; la structure précède le temps, elle le porte, et ce n'est pas le temps indivisible qui porte les temps divisés, et « *la description d'une structure n'est rien que la construction d'un modèle métalinguistique, éprouvé dans sa cohérence interne, et susceptible de rendre compte du fonctionnement, à l'intérieur de la manifestation, du langage qu'on se propose de décrire* » (Ibid., p.103). Vu sous cet angle, la dichotomie entre deux notions temporellement distinctes ne constitue pas une donnée suffisante pour leurs accorder deux structures différentes, puisqu'elles restent liées par un temps archaïque qui les surplombe, une distinction qui reste au plan de l'expression, sans éteindre son plan du contenu. Or, la dichotomie ne peut que s'installer entre une structure achronique et un événement historique, donc temporel. Une telle définition de la notion du temps fragilise à son tour la méthodologie de l'école des Annales basée sur les découpages temporels, un découpage qui organise leur modalité épistémologique, alors qu'un tel découpage reste arbitraire pour Greimas, et ce qui pourrait les justifier n'est pas le temps découpé mais la structure qui permet au temps de se décliner dans sa pluralité.

Nous pouvons dire ainsi que Greimas se trouve de nouveau dans l'impasse. Dans son premier article il trouvait excessive l'approche synchronique, en soulignant en même temps le rigueur méthodologique à adopter, comme l'immense travail collectif à déployer pour pouvoir intégrer de nouveau la dimension diachronique, alors que dans son deuxième article, dans une approche postsaussurienne et structuraliste il met en garde contre l'organisation interne du texte en s'appuyant uniquement sur les découpages temporels, soit il synchronique ou diachronique, puisque cette fois c'est la structure qui sera exclue de ses paramètres d'analyse qui est unique et

intrinsèquement achronique. Et si deux structures ne peuvent pas coexister cognitivement, et si la dichotomie diachronie / synchronie n'est pas suffisante comme postulat de découpage, dans ce cas-là, comment faire de l'histoire ? Comment inclure dans une seule structure achronique, deux systèmes temporels qui se distinguent à leur par une forme de rupture ?

Encore une fois la réponse ne sera pas explicative, ni argumentative, mais d'ordre purement méthodologique. Dans un premier temps Greimas introduira la notion de la structure, et puis il proposera un modèle de comparaison basée sur cette notion même.

2.2. Pour une authentique interdisciplinarité : des signes sans virtualité.

De cette visée structuraliste et strictement textuelle découle en suite deux types de transformation que l'historien doit étudier s'il vise un dialogue interdisciplinaire efficace et opératoire : d'abord, il s'agit de repérer et procéder à la « *description des structures statiques inhérentes aux usages (Ibid., p.111)* » et qui sont « *antérieure aux procédures de comparaison des états structurels successifs* ». Et c'est là que l'historien aura besoin du sémioticien, car « *ce qui manque le plus à l'historien comme au comparatiste, dans l'ordre d'urgence, c'est une meilleure connaissance des modèles de transformation dont ils ont également besoin (Ibid., p.112)* ». Donc, décrire d'abord les structures statiques et puis trouver le modèle de transformation adéquate qui expliciterait le mieux les enjeux épistémiques qui caractérisent ses structures. Or, l'historien ne peut pas construire et étudier les modèles de transformation en même temps, et dans le même ordre, et pour qu'il puisse étudier les structures inhérentes aux usages, il a besoin d'avoir à sa disposition des "modèles de transformation", comme ceux proposés et élaborés par Lévi-Strauss dans ses études sur les mythes. L'historien ne peut pas faire l'impasse de ces modèles-là, au risque de priver son objet d'étude de toute la richesse des outils sémiotiques et linguistiques, car pour Greimas "ses structures historiques du contenu" constituent la condition préalable de "toute description de leurs transformations" ; les négliger affaiblira également sa constance scientifique « *car une meilleure connaissance des règles générales de transformations structurelles est nécessaire avant qu'on puisse se prononcer avec quelque certitude sur le caractère spécifique des transformations diachroniques (Ibid., p.113)* ».

Donc un texte exclusivement diachronique n'existe pas, et une fois temporalisé, il ne se distingue plus d'un texte synchronique, et cela tout en soulignant que la diachronie constitue l'isotopie dominante du texte historique. D'autre part une fois sa structure achronique identifiée et décrite, lors de l'application du modèle transformationnel sur les systèmes temporels, la question de leur distinction redevient de nouveau problématique. Alors, comment faire coexister la structure, le modèle transformationnel, le système synchronique et celui diachronique au sein du même texte, tout en accordant à chaque entité sa propre valeur sémiotique ?

Une stratégie textuelle sera abordée dans la deuxième partie, où l'auteur propose d'articuler cette problématique autour le concept du *signe historique*. Pour Greimas la deuxième particularité des transformations que l'historien doit souligner « *réside dans le caractère irréversible de leur démarche (Ibid., p.110)* », les signes historiques ont la particularité d'être sans virtualité, car leur dimension irréversible ne peut que les amener à leur dévirtualisation et dans un aucun cas à leur actualisation. C'est la conséquence intrinsèque de l'autonomie contestée à la diachronie, et en même temps la stratégie sémiotique apte à l'intégrer comme telle. Ainsi c'est l'intégrité du signe qui est mise en question ; les signes historiques sont des presque-signes, et c'est leur sens fragile et précaire qui sera réservé à celui qui étudiera l'histoire (et non pas leur système intégrale), l'étude du mouvement particulier du sens, son glissement progressif de son statut des signes complets, à celui des signes sans virtualité ou des signes dévirtualisés, et cela uniquement en ayant à sa disposition une série des "modèles de transformation". Cependant l'impasse demeure, puisque en mettant en question le statut de signe historique il remet en même temps en question l'applicabilité de son schéma narratif

concernant l'histoire, car dans le texte historique le signe historique n'est ni transformé, ni éliminé, il change potentiellement son rôle actantiel dans le schéma narratif, en passant de son rôle d'objet à celui du destinataire, en tant qu'un signe irréversible il ne peut que fonctionner comme un destinataire nomade qu'il faut l'intégrer dans une structure transformationnelle. Ainsi, la transformation n'aura pas eu lieu pendant le parcours textuel, mais il n'a pas eu lieu dans le passé non plus, en tous cas il n'a pas eu lieu complètement, nous pouvons la désigner comme celle qui a eu lieu *potentiellement*. Il n'a pas eu lieu dans l'histoire-figée, dans l'histoire-habitude, dans l'histoire-sans virtualité car il demeure sans temporalité, mais il n'aura pas eu lieu non plus dans l'ici-maintenant en pleine effervescence du sens du texte activé car il est composé et porté par une série des presque-signes qui interdisent toute transformation narrative linéaire et dynamique. En mettant en question la linéarité sémantique du texte historique, il paralyse en même temps son déroulement sémiotique. La forme de rupture diachronique au niveau lexicologique, se traduit donc par son irréversibilité au niveau textuel, en transformant au passage le lexème à un signe sans virtualité.

2.3. Le simulacre : l'indispensabilité à créer.

La difficulté, pour ne pas dire l'embarras de formuler des généralités sur l'histoire est encore plus évident dans un troisième article intitulé « *Sur l'histoire événementielle et l'histoire fondamentale* ». Un article dense et difficile, dans lequel il avoue que « *parler de l'histoire, ces archives du savoir humain, constituées par d'incessants travaux des générations d'historiens, lui paraît plus difficile que de traiter de la littérature où il a été entraîné à la poursuite des régularités régissant les discours figuratifs* (Greimas 1973, p.161) ». Il ajoute tout de suite : « *pourtant les deux disciplines ont beaucoup en commun comme « la transmission de l'acquis culturel et de la formation présumée des hommes à venir* », et leur caractère « *totalitaire : leur contenu visé étant la totalité des significations humains* (Ibid., p.161) ». Mais pour Greimas la question fondamentale reste l'absence d'une « *distinction terminologique entre la dénomination de la discipline et l'objet qui constitue sa visée : tout se passe comme si l'existence immanente des structures historiques et littéraires était de l'ordre de l'évidence, comme si les contenus qu'elles manipulaient étaient réels parce que sanctionnés par leur universalité* (Ibid., p.162) ». En rappelant par la suite que ni l'histoire, ni la littérature ne sont pas des disciplines de contenu, malgré que sur le plan de l'expression leur tâche soit justement celle de réifier les contenus et d'assumer leur transmission transparente. Et si étudier le contenu des textes littéraires peut se contenter de construire une typologie des textes littéraires, une méthode analogue pour l'histoire ne sera pas suffisante, car il faut également inclure la description de sa production.

Voici un troisième obstacle et pas le moindre ; si dans sa saisie lexicologique l'approche synchronique rendait invisible "la forme de rupture" (premier obstacle), et si le découpage temporel négligeait la distinction épistémique entre la structure achronique et son usage chronique et irréversible (deuxième obstacle), dans sa saisie textuelle et narrative, le risque consiste à ne plus pouvoir différencier récit littéraire et récit historique. Si la solution proposée pour le premier obstacle se trouvait dans le travail collectif, désobjectivisé, et la solution pour le deuxième obstacle dans la distinction entre des signes synchroniques et des quasi-signes diachroniques sans virtualité, la solution proposée pour le troisième obstacle est plus difficile à appliquer car elle consiste à maintenir la distinction entre récit littéraire - mytique et récit historique alors que tous les deux possèdent presque le même tissage discursif et les deux sont portés par un parcours narratif transformationnel.

La visée sémiotique principale de ce troisième article concerne donc la dimension narrative du texte historique. Dans la suite de l'article Greimas reprend la distinction établie par l'École des Annales entre structure profonde et événement, et comme dans le paragraphe précédent, tout en estimant la démarche de systématisation visée par cette école, il reste néanmoins dubitatif sur la méthodologie adoptée. Par exemple, il trouve insuffisant les explications avancées pour articuler la structure profonde avec l'événement, en proposant à son tour comme

solution l'introduction de la notion de *simulacre* comme l'outil cognitif et textuel qui permettra l'articulation de l'histoire événementielle avec celle fondamentale (une manière d'inclure l'événement au sein de la structure). Les simulacres fonctionneront ainsi comme des charnières qui permettront les passages, les articulations entre structure profonde (histoire fondamentale) et structure de surface (histoire événementielle). Sans cette charnière, les articulations ne seront jamais systématisées, se balançant entre des généralités sans aucune particularité émergente, comme des particularités sans aucune généralisation possible. Élaborer des modèles achroniques servira ainsi de montrer autant les variantes que les invariants, autant les éléments particuliers que les généraux. L'exemple cité est celui du '*modèle économique qui décrit le capitalisme*' chez Marx ; un modèle construit et achronique. Mais la valeur de ce modèle n'est pas uniquement opératoire, elle est aussi heuristique, elle fonctionne comme un simulacre d'organisation, car elle nous permet de rendre compte « *d'un phénomène d'importance qui est l'inadéquation souvent observée entre les structures décrites et leurs réalisations historiques particulières* », un phénomène sémiotique observable dans tous les domaines « *ou s'exerce son faire : (car) il n'existe pas de capitalisme à l'état pur, comme il n'existe pas de cathédrale gothique qui soit la reproduction exacte du concept du gothique, comme il n'existe pas de roman qui soit en tous points conforme à la définition du roman (Ibid., p.166)* ».

Alors, la question est comment et qui pour pallier cette lacune ? Comment passer d'un usage spécifique à un simulacre générique ou le contraire ? Pour répondre à cette question délicate, il faut à notre avis souligner le rôle qu'il accorde au '*phénomène d'inadéquation*' qui le place entre les structures et les événements. Greimas donne deux explications de ce phénomène, qu'on peut résumer ainsi : les micro-événements, dans leur immensité quantitative, sont d'abord ingérables, et puis, dans leur dimension synchrone, ils sont composés de plusieurs modèles « *correspondant à autant de niveaux structurels profonds* », stratifiée par une diversité qui est également d'ordre temporel, car des éléments du passé copartagent la sémiose avec des éléments d'avenir : « *si une structure économique, par exemple, ne se retrouve pas à l'état pur, c'est que la période pendant laquelle elle se réalise, comporte en même temps les manifestations des structures survivantes, correspondant au modèle qui régissait l'état structurel antérieur, et des structures qui annoncent déjà l'avenir et dont le modèle ne fait encore que s'élaborer (Ibid., p.170)* ». Nous reviendrons sur cette citation à la fin de ce paragraphe ; ce qui nous intéresse ici c'est la suggestion subtile de Greimas fait aux historiens de l'indispensabilité d'utiliser des simulacres pour soustraire de ce chaos une forme du passé qui peut être organisée, donc narrativisée. C'est uniquement grâce à ce simulacre construit que le chaos divers et ingérable peut être débrayé, autrement dit le *modèle achronique* est l'énonciation qui d'une part dotera ses éléments épars, hétérogènes, et divers d'une valeur énonciative, et d'autres part permettra à l'historien de construire et délimiter un espace de référence, une zone dans lequel les événements peuvent se diviser entre celui compatible et incompatible, entre variante et invariante, alors impossible sans l'autorité épistémique du modèle. Donc, après le *dirty lexicology*, la structure et puis le modèle transformationnel et après ce dernier le simulacre, chaque notion vient ainsi compléter celle qui la précède, pour se décliner en suite dans un espace sémiotique plus complexe et plus étendue. Il faut également souligner que chaque notion concerne une pratique ; si l'organisation du corpus visait l'institution du savoir historique, la structure et les modèles transformationnels l'élaboration interne du texte, le simulacre vise à son tour la description des modalités de l'écriture historique.

Donc, l'inadéquation exige une traduction, une performance, alors qu'elle n'est pas une compétence. Un rôle dynamique réflexif et transitif, intentionnel et extensionnel à la fois confié à l'inadéquation comme à son corrélat le simulacre qui à son tour est une compétence sans performance. On peut résumer en disant que l'un est le plan de l'expression tandis que l'autre le plan du contenu du texte historique. Mais pour que les deux plans se croisent, l'historien doit intervenir, mais pour qu'il intervient il faut qu'il s'engage, et c'est là qu'on peut poser la

question principale ; comment intervenir dans un espace énonciatif qui n'existe simplement pas ?

La réponse de Greimas est une sorte de dilemme textuel. Car si la négligence de la dimension diachronique condamnerait l'historien à faire un usage limité et donc non maîtrisé des outils linguistiques, en proposant ainsi une histoire certes cohérente, mais synchronique en permanence, qui devient une histoire de surface sans accès à son fond. Par contre, proposer un savoir épistémologique solide, capable d'inclure les dimensions synchronique et diachronique (la diachronie sera ainsi réintégrée de nouveau dix ans après, mais une fois filtrée par la notion de simulacre) sera possible mais à une condition. C'est-à-dire, la linéarité paralysée trouvera une porte de sortie qui lui permettra de lancer de nouveau le parcours narratif, comme ses deux plans d'expression et de contenu trouveront une perspective de coagulation, uniquement à condition de pouvoir intégrer les simulacres d'organisations dans leur tissage textuel. Pour réaliser cette tâche l'historien se trouve devant l'impératif de créer cet espace énonciatif, il *est même condamné à le faire*, c'est uniquement en les créant qu'il pourrait enfin intégrer le fond négligé, les signes sans virtualité, et cela sans pour autant sacrifier sa surface, ni sa complexité. C'est l'effort exigé de la part de l'historien qui voudra utiliser les outils sémiotiques, mais aussi de la part du sémioticien qui abordera l'histoire, et la condition méthodologique incontournable qui consiste à aborder non pas la complexité des contenus, mais d'intégrer cette complexité dans son plan de l'expression. C'est également la solution qui permettra la distinction entre texte historique et littéraire, une solution faut-il dire paradoxale. C'est le dilemme greimassien délégué aux historiens, car cette solution exige un travail créatif de la part de l'historien pour contrer l'identité fictive du récit littéraire. La création d'une discontinuité du sens (une forme de rupture interne) dans la réalité référentielle pour se différencier de la continuité du sens portée par la réalité textuelle de la fiction littéraire.

Après avoir analysé les trois articles de Greimas sur l'histoire, nous pouvons souligner l'ambiguïté de son attitude non pas vis-à-vis la discipline de l'histoire, mais de l'utilisation des outils linguistiques et sémiotiques par les historiens. Nous avons abordé la méfiance totale de Barthes vis-à-vis la discipline historique dans sa globalité, ce qui n'est pas le cas de Greimas. À notre avis, il croit fermement à la pertinence de l'application des notions sémiotiques, mais vu ces remarques et ses suggestions, une méfiance se dégage, et contrairement à Barthes, cette méfiance est dirigée contre les historiens de son époque, contre leur méthodologie, comme leur perception épistémique concernant la réalité, les faits, l'écriture, la médiation, la langue etc. Nous avons l'impression qu'il voulait s'adresser à un groupe des historiens qui n'existent pas, et pourtant il croit qu'une possibilité nouvelle de lire, d'interpréter, et d'élaborer l'histoire existe. Mais les exigences théoriques, l'exhaustivité cherchée, le structuralisme formel encore présent sont aussi parmi les difficultés de son approche, sans oublier de signaler les autocorrections, les ajustements, parfois même les contradictions qui habitent sa théorie sémiotique en construction permanente.

Et enfin, une exigence d'assumer une discontinuité, une forme d'auto-renoncement qui découle de l'impératif de construire des simulacres qui sont régis à leur tour par le principe paradoxal de l'inadéquation. Entre les deux, une zone libre que revient à l'historien de dessiner ses contours. Une liberté paradoxale puisqu'il condamne à être libre. Sans ce modèle les zones ne se croiseront pas, avec le modèle les zones accepteront leur statut de discontinuité, de découpage par rapport à une continuité informe et non distinguable, non paradigmatique, en délimitant en même temps l'espace énonciatif de leur genre. Il faut avouer, qu'il s'agit d'une exigence difficilement tenable, surtout qu'une autre exigence se dessine à l'horizon, cette fois d'ordre épistémique.

3. La fermeture épistémique entre impératif et contrainte cognitive.

“ Un acteur est ainsi le lieu de rencontre et de conjonction des structures narratives et des structures discursives, de la composante grammaticale et de la composante sémantique, parce

qu'il est chargé à la fois d'au moins un rôle actanciel et d'au moins un rôle thématique qui précisent sa compétence et les limites de son faire ou de son être. Il est en même temps le lieu d'investissement de ces rôles, mais aussi de leur transformation, ((puisqu'le faire sémiotique, opérant dans le cadre des objets narratifs, consiste essentiellement dans le jeu d'acquisitions et de déperditions, de substitutions et d'échanges de valeurs, modales ou idéologiques)). La structure actorielle apparaît dès lors comme une structure topologique : tout en relevant à la fois des structures narratives et des structures discursives, elle n'est que le lieu de leur manifestation, n'appartenant en propre ni à l'une ni à l'autre. " (Greimas 1983, p.66).

Ce long extrait est tiré de l'article '*Les actants, les acteurs et les figures*' de Greimas, publié dans le 'du sens II', un article d'une visée exclusivement théorique. Greimas insiste longuement sur le rôle fondamental de l'acteur individuel ou collectif dans la maintenance de la complexité structurale d'un texte, d'un récit. Son rôle est charnière car il consiste à fixer les parallèles, tout en gardant le passage entre les deux possible et fluide, étant lui-même composé des éléments appartenant soit à l'un, soit à l'autre. Ce qui explique sa définition comme 'lieu de rencontre', 'une structure topologique', 'lieu de leur manifestation'. Or un tel rôle charnière et indispensable qui est attribué à l'acteur, en le comparant avec les idées résumées plus haut, ne pourrait ainsi que rendre encore plus manifeste, la difficulté, si non l'impossibilité de son intégration dans les textes historiques. Nous avons déjà souligné sa méfiance vis-à-vis les approches réaliste, empiriste et positiviste de l'histoire. Mais nous avons vu également son refus de la notion de la diachronie comme une structure à part, sa critique du découpage du temps par tranche de pertinence (l'école des Annales), en considérant la priorité donnée à telle ou telle durée plutôt le résultat d'une décision arbitraire que d'une évidence épistémique. Et enfin, nous avons également mentionné l'urgence qu'il accordait à inclure la notion du simulacre dans la conceptualisation de l'histoire, comme la stratégie qui permettra la maintenance d'une part la rupture interne et d'autre part son parcours narratif privé de sa linéarité.

Si on observe les dates des trois articles qu'il a publiés sur l'histoire (1958, 1966, 1973), on remarque que l'article sur '*Les actants, les acteurs, les figures*' date de la même année, que son dernier article sur l'histoire, celui '*Sur l'histoire événementielle et l'histoire fondamentale*'. Donc si on récapitule ce qu'on vient de citer plus haut, on peut remarquer une incompatibilité insurmontable, une distance difficile à parcourir entre le rôle qu'il accorde à l'acteur comme porteur d'un thème et le rôle qu'il accorde au simulacre comme outil d'organisation textuelle. Ce point est même le carrefour qui sépare et projette définitivement les deux types de textes dans des directions opposées.

Et si « *l'ancrage historique d'une structure, son caractère de structure réellement manifestée dans un certain hic et nunc historique, se définit donc, dans la formulation structuraliste, comme une limitation de ses possibilités de manifestation.* (Greimas 1973, p.167) », il faut ajouter que cette limitation ne concerne pas uniquement le plan de l'expression, mais cela concerne celle de son contenu, car « *les structures de signification ne seront historiques que dans la mesure où l'inventaire d'effets de sens sera restreint.* ». Donc au plan de l'expression ; une manifestation limitée, qui a comme corollaire au plan du contenu des 'effets de sens restreint'.

Ce qui est souligné implicitement, est la partialité épistémique de l'histoire, qui n'est dû ni au savoir-faire technique et organisationnel du corpus, ni au savoir-faire textuel, ni au devoir être de l'historien. Ici, il s'agit de confirmer le *ne pas pouvoir savoir* épistémique comme composant du texte historique. Une approche encore plus radicale que le statut des signes historiques comme étant sans virtualité. Cette partialité dépasse les limites du texte, et elle se traduit par la delimitation des paramètres du savoir historique et cela comme sa seule possibilité épistémique. Autrement dit, le savoir historique soit il est partiel, soit il ne peut pas être constitué comme objet de savoir spécifique, en se plaçant ainsi parmi les autres textes narratifs, dont la liberté de

décision que l'historien devrait assumer, comme l'impératif textuel de restreindre le champ du savoir ne sont pas des traits constitutifs de l'identité sémiotique de leur genre. Ajoutons qu'il ne s'agit pas d'une conclusion d'ordre philosophique ou spéculative, mais encore une fois d'un constat d'ordre méthodologique. Ce qui rend plus compréhensif sa critique de l'école des Annales, et leur division des temps. Car un savoir plein n'est ni synchronique, ni diachronique, mais simplement une manifestation textuelle régit par une structure et un système de transformation et de différenciation qui la maintient ; les divisions spatiales, les découpages temporels, les références explicitées au passé, les actants collectifs désignés etc., tout cela relève de l'ordre de la manifestation qui est partagée par les autres textes narratifs ; et surtout la littérature. Mais l'histoire rentre en scène, se manifeste, se différencie des autres et surtout de l'autre de qui il dérive, par l'intervention créative de l'historien, mais aussi par sa (sous)manifestation et ses effets de sens restreints ; d'où la définition encore plus radicale de confirmer que *« au lieu, d'être une ouverture, comme on n'a cessé de le répéter, est au contraire une clôture, elle ferme la porte à de nouvelles significations contenues, comme virtualités, dans la structure dont elle relève : loin d'être un moteur, elle serait plutôt un frein(Ibid., p.165) »*. Autrement résumé, l'objet historique en ayant comme seule condition de manifestation une limitation, et comme seule condition de signification un sens restreint, ne peut avoir comme *“figure”* que cet espace mort, inerte, enclavé entre son sens sans souffle et sa manifestation sans mouvement. Un espace enclavé peuplé d'une série des signes sans virtualité, des signes qui ont existé, mais qui ne les sont plus, et même si les considérer comme des signes en plein régime reste possible textuellement, mais cela ne pourrait en aucun cas être une démarche historiographique, qui est condamnée précisément à saisir sa propre partialité épistémique. Un texte en complétude du sens ne peut simplement pas être un texte historique. Une exigence textuelle et sémiotique difficile à accepter, mais encore plus à l'appliquer.

En guise de conclusion : quel dialogue pour demain ?

Cette oscillation entre méfiance et exigence et cette fermeture comme un *impératif épistémique* désignée comme fondatrice du genre historique est le point qui nous intéresse tout particulièrement, surtout chez un auteur que les historiens l'ont défini comme structuraliste, et qu'il l'était certainement, mais paradoxalement pas quand il définissait les critères de la saisie historique. On se demande même, si le désaccord principal entre la sémiotique greimasienne et l'historiographie structurale ou narrativiste n'était pas justement cet impératif épistémique paradoxal, une logique d'écriture aporétique qui propose à délimiter et à fermer volontairement le champ du savoir.

Donc, critiquer le structuralisme ambiant chez Greimas dans sa lecture de l'histoire ne serait pas pertinent, en tous cas cela ne sera pas suffisant. Mais il faut également ajouter que sa lecture aussi est incomplète, puisque l'aporie soulignée plus haut n'est pas explicitée, même si elle constitue l'isotopie dominante de chacun de ses articles étudiés. Ce qui explique son hésitation à appliquer sur les textes historiques les notions narratives qu'il avait élaborées, comme c'est le cas par exemple avec ses analyses détaillées sur des récits littéraires ou mythologiques. Pour comprendre sa réticence ; il faut se concentrer davantage sur les difficultés qu'il trouvait à réconcilier d'une part la structure (forcement achronique) et l'histoire (éminemment chronique) ; deux notions enchevêtrées et constitutives du récit littéraire, alors qu'elles se confrontent dans le récit historique. Face à ce conflit textuel, il trouvait autant de difficulté à élaborer et à ouvrir à l'intérieur du récit historique un autre espace textuel, plus vaste qui soit différent de celui occupé par les autres récits, et cela sans qu'il soit obligé de sacrifier ses particularités narratives. Car le model actantiel et le parcours narratif applicable et appliqué sur les textes littéraires, les contes et les mythes se heurtaient devant le texte historique à ses limites. Une impasse qui n'était sûrement pas prévue et qui met le sémioticien devant le fait accompli de devoir sacrifier une des deux notions principales de sa théorie ; c'est à dire soit l'immanence textuelle, soit la réalité référentielle, au moins la part de la réalité hors-textuelle que l'histoire désigne. Autrement dit, pour pouvoir appliquer son modèle sur l'histoire, il fallait

soit adopter la solution barthésienne qui consiste à relativiser la pertinence de la réalité référentielle de l'histoire, en insistant davantage sur sa caractère stylistique, résumée dans la formule "l'illusion de la vérité" ambiante et qui sera partiellement adopté par Hayden White avec sa "metahistory", soit il fallait accepter de sacrifier la souveraineté de l'immense textuelle. Un sacrifice suspendu que la rigueur scientifique de Greimas s'interdit à franchir. Pour Greimas un hiatus non résolu reste ouvert, entre la saisie du sens historique qui possède une valeur référentielle contrairement à la rigueur formelle et structurelle de l'auteur, et la place à accorder à l'histoire dans une approche purement textuelle que malgré les meilleures intentions du monde ne pourraient en aucun cas assujettir intégralement la réalité empirique aux exigences transformationnelles et structurelles du texte. Une difficulté insurmontable qui explique la difficulté que rencontre Greimas dans chacun de ses trois articles sur l'histoire.

Mais, tout en soulignant les "lacunes" de son approche, il ne faut pas oublier que les mêmes critiques concernent également les courants historiographiques exclusivement verbaux encore dominants. Car la difficulté pour ne pas dire l'impossibilité d'inclure la complexité historique (dans le sens sémiotique du terme ; c'est-à-dire complexité objectales, pratiques, visuelles, discursives etc.) et de contenir sa polyphonie énonciative dans les limites d'un seul corps-texte verbal reste encore une des impasses que chaque récit historique nous rappelle. Le dialogue interrompu entre les deux disciplines trouve peut-être son origine dans cette incompatibilité de réconcilier complexité et pluralité des plan d'expressions et des plans de contenus, en discontinuité assumée dans les limites du seul texte. Une complexité et une discontinuité recherchée qui se manifestait implicitement dans chaque attribution de Greimas, mais au lieu de déborder et de transgresser les limites du texte, cette complexité creusait davantage l'espace interne du son texte, d'où les notions-outils qui sont sans cesse ajoutées et stratifiées texte après texte, des notions qui visent tantôt la maintenance d'une discontinuité créatrice et organisatrice, tantôt l'imposition des nouveaux impératifs textuels et épistémiques, conduisant ainsi à la fragmentation et puis à la délimitation des zones de savoir historiographique. Des démarches plutôt stratégiques pour pouvoir s'approcher davantage de la complexité du sens historique, en restant néanmoins dans les limites du texte. Le rendez-vous à venir entre sémiotique et histoire peut-être aura lieu quand la saisie de la complexité fera le deuil d'être contenue dans un seul texte, quand l'historien-sémioticien changera sa stratégie compositionnelle et décidera enfin de se projeter en dehors de son texte, par une pluralité de textes, dont pas uniquement verbaux. Sacrifier les cadres du texte sera le prix à payer, dont les écrits de Greimas sur l'histoire ne l'explicitent pas, mais qui nous le suggèrent méthodiquement et méthodologiquement.

BIBLIOGRAPHIE :

BARTHES, R. (1968), L'effet de réel. *Communications* (1968), pp.84-89.

GREIMAS, A. J. (1966), *Sémantique structurale*, Paris : Larousse.

GREIMAS, A. J. (1970), *Du Sens. Essais sémiotiques*, Paris : Seuil.

GREIMAS, A. J. (1970). Structure et histoire. *Les Temps modernes* 246 (novembre 1966, pp. 815-827) ; aussi, Greimas, 1970, pp. 103-115.

GREIMAS, A. J. (1976). *Sémiotique et sciences sociales*, Paris : Seuil.

GREIMAS, A. J. (1976). Sur l'histoire événementielle et l'histoire fondamentale. R. Koselleck et W. D. Stempel, *Geschichte : Ereignis und Erzählung*, München, Wilhelm Fink Verlag ; aussi, Algirdas Julien Greimas, pp. 161-174.

GREIMAS, A. J. et COURTÈS J., (1979a). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris : Hachette.

RASTIER, F. (2011). *La Mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris : Honoré Champion.

SAUSSURE, F. (2002). *Écrits de linguistique générale*, Edition de Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris : Gallimard.

WHITE, H. (1973). *Metahistory, the historical imagination in nineteenth-century europe*. Baltimore and London : The Johns Hopkins University Press.

WHITE, H. (1987). *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*. Baltimore and London : The Johns Hopkins University Press.